

Étude de Textes

Consigne :

- 1) À partir de la lecture de ces documents, dégagez la ou les idées directrices de ce dossier (25 lignes maximum).
- 2) Les relations humaines ont-elles besoin de temps ? Construisez votre argumentation en vous appuyant sur vos connaissances et vos expériences (80 lignes maximum).

Texte 1 :

Ces jours-ci, les gens rentrent de congés et déjà tous, vous comme moi, se demandent comment ils vont réussir à venir à bout de leur liste de choses « à faire ». La boîte mail est pleine, des factures nouvelles se présentent, les enfants réclament les dernières fournitures scolaires, il faudrait s'inscrire à ce cursus professionnel, ce cours de langue qui me donnerait un avantage professionnel, je dois m'occuper de mon plan de retraite, d'une assurance santé offrant des garanties optimales, je suis insatisfait de mon opérateur téléphonique, et cet été j'ai constaté que je négligeais mon corps, ne faisais pas assez d'exercice, risquais de perdre ma jeunesse d'allure, si concurrentielle.

Nous éprouvons un réel sentiment de culpabilité à la fin de la journée, ressentant confusément que nous devrions trouver du temps pour réorganiser tout cela. Mais nous ne l'avons pas. Car les ressources temporelles se réduisent inexorablement. Nous éprouvons l'impression angoissante que si nous perdons ces heures maintenant, cela serait un handicap en cette rentrée sur les chapeaux de roue, alors que la concurrence entre les personnes, le cœur de la machine à accélération, s'aiguise. Et même si nous trouvions un peu de temps, nous nous sentirions coupables parce qu'alors nous ne trouverions plus un moment pour nous relaxer, passer un moment détendu avec notre conjoint et nos enfants ou encore aller au spectacle en famille, bref profiter un peu de cette vie. Au bout du compte, vous voyez bien, c'est l'augmentation du nombre d'actions par unité du temps, l'accélération du rythme de vie qui nous bouscule tous.

En même temps, chaque épisode de vie se réduit... En effet, la plupart des épisodes de nos journées raccourcissent ou se densifient, au travail pour commencer, où les rythmes s'accélèrent, se « rationalisent ». Mais aussi en dehors. On assiste à une réduction de la durée des repas, du déjeuner, des moments de pause, du temps passé en famille ou pour se rendre à un anniversaire, un enterrement, faire une promenade, jusqu'au sommeil. Alors, pour tout faire, nous devons densifier ces moments. On mange plus vite, on prie plus vite, on réduit les distances, on accélère les déplacements, on s'essaie au multitasking, l'exécution simultanée de plusieurs activités. Hélas, comme nos ressources temporelles se réduisent, cet accroissement et cette densification du volume d'actions deviennent vite supérieurs à la vitesse d'exécution des tâches. Cela se traduit de façon subjective par une recrudescence du sentiment d'urgence, de culpabilité, de stress, l'angoisse des horaires, la nécessité d'accélérer encore, la peur de « ne plus pouvoir suivre ». A cela s'ajoute le sentiment que nous ne voyons pas passer nos vies, qu'elles nous échappent.

Nous assistons à une compression du présent, qui devient de plus en plus fuyant. Si nous définissons notre présent, c'est-à-dire le réel proche, comme une période présentant une certaine stabilité, un caractère assez durable pour que nous y menions des expériences permettant de construire l'aujourd'hui et l'avenir proche, un temps assez conséquent pour que nos apprentissages nous servent et soient transmis et que nous puissions en attendre des résultats à peu près fiables, alors on constate une formidable compression du présent. A l'âge de l'accélération, le présent tout entier devient instable, se raccourcit, nous assistons à l'usure et à l'obsolescence rapide des métiers, des technologies, des objets courants, des mariages, des familles, des programmes politiques, des personnes, de l'expérience, des savoir-faire, de la consommation. Dans la société pré-moderne, avant la grande industrie, le présent liait au moins trois générations car le monde ne changeait guère entre celui du grand-père et celui du petit-fils, et le premier pouvait encore transmettre son savoir-vivre et ses valeurs au second. Dans la haute modernité, la première moitié du xx^e siècle, il s'est contracté à une seule génération : le grand-père savait que le présent de ses petits-enfants serait différent du sien, il n'avait plus grand-chose à leur apprendre, les nouvelles générations devenaient les vecteurs de l'innovation, c'était leur tâche de créer un nouveau monde, comme en Mai 68 par exemple.

Cependant, dans notre modernité tardive, de nos jours, le monde change plusieurs fois en une seule génération. Le père n'a plus grand-chose à apprendre à ses enfants sur la vie familiale, qui se recompose sans cesse, sur les métiers d'avenir, les nouvelles technologies, mais vous pouvez même entendre des jeunes de 18 ans parler d'« avant » pour évoquer leurs 10 ans, un jeune spécialiste en remonter à un expert à peine plus âgé que lui sur le « up to date ». Le présent raccourcit, s'enfuit, et notre sentiment de réalité, d'identité, s'amenuise dans un même mouvement.

Entretien avec Rosa Hartmut, Monde Magazine,
30 août 2010 (Propos recueillis par Frédéric Joignot).

Texte 2 :

L'agitation, la mobilité, l'urgence et la vitesse se sont installées comme de nouvelles valeurs. Autrefois, c'est celui qui avait du temps - citoyen athénien ou aristocrate - qui était important et valorisé. Amour, écriture : on disait que les belles choses nécessitaient du temps. Désormais, réalité ou dérisoire mise en spectacle, du scolaire au retraité en passant par les politiques, tout le monde exhibe les pages noircies de son agenda comme de pathétiques trophées. « Malheur aux oisifs ! ».

Autrefois, le nomade, symbole de perturbation pour les sociétés locales, était craint. Désormais, c'est plutôt la personne stable - dans son métier, ses amours, ses relations, son lieu d'habitation unique - qui inquiète. « Malheur aux sédentaires », immobiles, assignés à résidence dans leur quartier ou leur emploi à qui on réserve pourtant des réponses en termes de « proximité » comme pour les enfermer davantage. De la cour de récréation à la cantine de l'entreprise, chacun se valorise par la mobilité alors que dans les librairies, les carnets de voyage envahissent les rayons.

Dans cette société de nomades en « juste à temps » les injonctions¹ se multiplient. Il faudrait bouger et s'adapter, faire vite ou accepter de disparaître. « Malheur aux lents ». Flexibilité, adaptation. Paradoxe², l'individu se trouve

contraint dans l'espace et dans le temps par la mobilité et l'urgence. Il faut s'activer, aller vite et loin : « Active-toi ! », « Bouge ! », « Dépêche-toi ! ». Il ne faut pas oublier le passé et les racines : « Souviens-toi ! ». Les commémorations se multiplient pour célébrer un passé réinventé et « marchandisé » : lieux, temps, devoirs et désormais « rivalités des mémoires ». Seuls le bruit – voire la violence –, le mouvement et la vitesse permettent d'éprouver le temps présent. Ici et maintenant. Impression d'exister masquant mal une difficulté à visiter les passés, à nous projeter, à épaissir le présent et à construire ensemble dans la durée. Il faudrait se dépêcher de bouger vers un improbable avenir et un ailleurs, ou accepter de s'époumoner dans la proximité et le présent, avec les exclus. Pour les décideurs, l'urgence et la proximité deviennent les dimensions privilégiées du temps et de l'espace.

Les paradoxes se multiplient. La société urbaine en mouvement ignore les savoir-faire et savoir-être de populations nomades qu'elle rejette même : forains chassés des centres-villes, commerçants itinérants, gitans renvoyés aux marges de nos agglomérations ou immigrés ballottés au gré des chantiers. Par ailleurs, on propose souvent des réponses en termes de proximité à celles et ceux qui sont déjà en difficulté, les enfermant encore davantage dans leur quartier, leur groupe, leur communauté plutôt que d'assurer leur mobilité. Suprême pied de nez : avec le bracelet électronique, même le prisonnier, autrefois assigné à résidence, devient nomade. Le temps sévère découpe désormais la société entre ceux inclus qui n'ont plus de temps, ou font semblant d'en manquer et ceux qui en ont trop. L'exclusion se mesure aussi à un emploi du temps presque vide, à une mobilité limitée et à un nombre réduit de contacts.

Lexique :

1 : ordre précis

2 : contradiction fondée sur une logique de l'impossible

Luc Gwiazdzinski, « Redistribution des cartes dans la ville malléable »,*Espace Population Société, 2007.***Texte 3 :**

Notre société de la vitesse n'est-elle pas devenue dangereuse pour l'individu et les collectifs ? Elle est à double tranchant. Tout dépend d'abord de la position que l'on occupe par rapport à un contexte qui nécessite une hyperréactivité immédiate, mais aussi de la durée pendant laquelle on est confronté à ce type de sollicitations. Par certains côtés, le rythme des urgences auxquelles on doit faire face dans la vie professionnelle peut être source de plaisir, de créativité, et susciter le sentiment de vivre plus intensément. Je me souviens d'une jeune consultante qui m'expliquait que la gestion des urgences suscitait en elle une montée d'adrénaline source de plaisir, et qu'il y avait une dimension « héroïque » dans le fait de gérer des urgences, comme s'il s'agissait de se surpasser sans cesse en devant triompher d'une série d'épreuves dans un temps de plus en plus court. Elle éprouvait le sentiment enivrant de dominer le temps. Mais, pour éprouver les choses sur ce versant positif, il faut que le sens de l'action menée puisse être perçu. Or, souvent, le rythme des changements ou des restructurations est tel que, sommé de réagir immédiatement dans un contexte où il n'y a plus de place pour la réflexion, l'individu ne parvient plus à distinguer ce qui est vraiment important, et s'épuise dans un tourbillon d'actions à très court terme en perdant de vue les enjeux de long terme, pourtant essentiels dans la gestion de sa vie professionnelle tout autant que personnelle.

Sur le plan collectif et dans l'univers du travail, c'est à une disparition du lien social et à une déstructuration du collectif que l'on assiste, en lien direct avec le raccourcissement général des temps d'intégration et de socialisation. Le lien social s'est perdu parce qu'il n'y a plus de temps pour échanger avec les autres, pour écouter, parler, discuter.

Plus globalement, on assiste à une montée de la solitude, de la distance, du non-intérêt, de la non-implication, une attitude du genre « après tout, j'en ai rien à foutre ». Focalisé sur la nécessité de venir à bout de son propre travail, l'individu ne trouve souvent plus les temps de respiration nécessaires pour garder vivant le lien avec les autres membres de l'équipe. Dans un contexte où la logique du flux tendu, jointe à l'effet pervers des 35 heures, contracte les temps de présence tout en les disséminant, les conséquences négatives de cette disparition n'en finissent pas de se faire sentir. [...]

La génération qui a grandi avec les technologies de l'instantané fonctionne indiscutablement dans le présent le plus immédiat et semble ne se sentir concernée par aucune antériorité, à la différence de ses aînés. C'est là le point commun des « enfants de l'instantanéité ». On peut penser que la multiplication des sollicitations dont ils sont l'objet et les innombrables possibilités de connexions, de liens, de rencontres qui sont les leurs absorbent à ce point leurs capacités d'investissement au profit du seul présent qu'elles ne laissent pas trop de place au futur et plus du tout au passé. Ce type d'attitude se retrouve d'ailleurs aussi dans les observations menées par des responsables de centre de consultation et de traitement psychanalytiques, qui font état de nouveaux symptômes chez leurs patients, ceux-ci apparaissant parfois « captifs d'un éternel présent » ou « écrasés sur le présent », selon l'expression de leurs responsables. [...] Difficile alors de dire si Internet renforce vraiment les sociétés. Il renforce les liens au niveau du nombre, de la diversité des potentialités, mais les liens qu'il crée sont plus volatils, moins fiables, moins solides que ceux d'avant. Ils ont plus de finesse et d'élasticité, mais la solidité qu'ils apportent à l'individu dépend du nombre de nœuds et de connexions, plus que de l'épaisseur des relations.

Entretien avec Nicole AUBERT, POLITIS, novembre/décembre 2010.